

Henri de Wailly **Le coup
de faux**

Assassinat d'une ville



Lx 7
Abbeville (Somme)

92

33-35

Le coup de faux

8° LR^H

5135

(1)



1980

Copernic

Le coup de faux

***L'ASSASSINAT D'UNE VILLE
ABBEVILLE 1940***

par

Henri de Wailly



1980

Copernic

DL-27.02.1980-04949

Note de l'éditeur

Ce volume constitue la première partie du récit. Il se poursuivra avec l'étude des efforts prononcés en mai et juin 1940 par les armées franco-anglaises sur la basse Somme et; notamment, la 4ème division cuirassée du général de Gaulle.



Couverture : montage d'après un détail de «La tentation de Saint-Antoine» de Jérôme Bosch (musée d'Art ancien - Lisbonne. Cliché Garanger-Giraudon).

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite».

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Editions Copernic, 1980
13 rue Charles Lecocq, 75737 Paris Cedex 15
Tél. : 828-88-87
ISBN 2-85984-051-6

*La paix à tout prix
reste le plus bel idéal humain
et peut-être notre devoir immédiat.*

*Mais elle veut dire
le sacrifice le plus complet
le malheur le plus assuré
pour nous et pour nos enfants.
Le reste n'est qu'hypocrisie.*

Jean Prévost, 1939.

ABBEVILLE

20 mai 1940.

Les parties noires représentent les quartiers incendiés.

1. Collégiale St-Wulfran, Charnier — 2. Hôtel-Dieu — 3. La Poste : le célèbre Paris-Londres — 4. La gare, Charnier — 5. Le kiosque à musique, Fusillade — 6. La Justice, Convoi de voitures brûlées — 7. Le pont des Près — 8. St-Stanislas, Hôpital complémentaire — 9. Caserne Courbat — 10. Kommandantur le 21 mai — 11. Route de Doullens : l'invasion vient d'ici — 12. Eglise St-Gilles — 13. Eglise St-Jacques — 14. Eglise St-Sépulchre, Charnier — 15. Château de Baganelle — 16. Avenue du Rivage, 700 blessés y sont étendus — 17. Hospice de vieillards — 18. Prison.

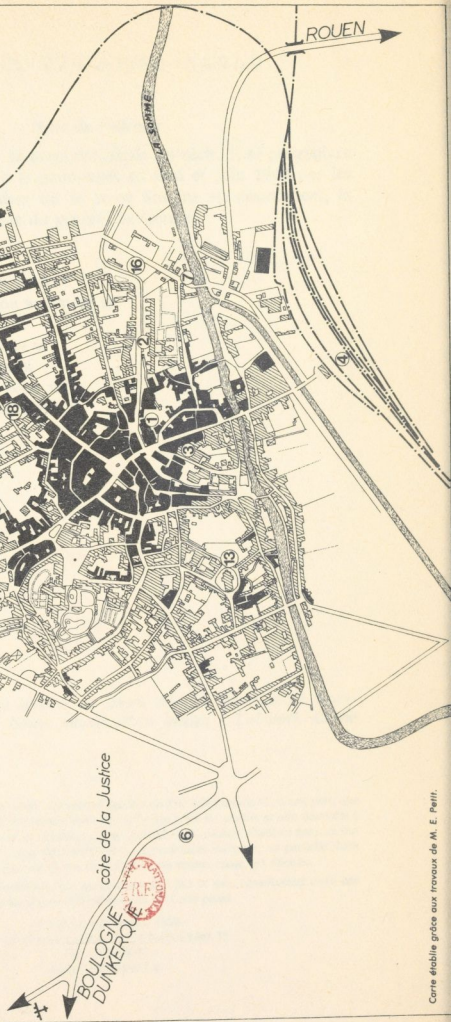


TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 9

I — LA VILLE ASSASSINÉE 13

1. LE FEU
2. LES BALLES
3. L'HOMME PROVIDENTIEL
4. LA NOYADE
5. LES PONTS DE LA SOMME

II — «SICHELSCHNITT» 135

1. VON MANSTEIN :
POURQUOI ABBEVILLE ?
2. GUDERIAN
3. LE JOLI MAI

III — ANNEXES 217

1. AU KIOSQUE QUI TUA ?
2. LE MOYNE ET SON AFFAIRE
3. LES PILLAGES
4. ORGANIGRAMME ALLEMAND
5. L'AVION DE WEYGAND ÉTAIT-IL
SABOTÉ ?

CAHIER PHOTOS 113

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE 251

*
* *

PLAN 1 - ABBEVILLE LE 20 MAI 1940 6

PLAN 2 - ITINÉRAIRE DE LA
2ème PANZERDIVISION POUR
LA JOURNÉE DU 20 MAI 136



REMERCIEMENTS

L'auteur remercie tous ceux qui lui ont apporté leur aide et, notamment :

Le général Raymond Brohon pour la partie aérienne. Le général Pierre Renauld pour les opérations allemandes. Le colonel Roger Gasser pour ce qui concerne le commandement français. Maître Maurice Huré, vice-président de la Société historique d'Abbeville. Monsieur M. Wilmouth, greffier au Tribunal de première instance d'Abbeville. L'auteur remercie également tous ceux qui lui ont apporté leur témoignage ou l'ont aidé dans les recherches, en particulier sœur Saint Charles, de l'Ordre des religieuses Augustines, Caroline Thuillier, Robert Legrand, Maurice Marlière, ancien chef du «Front National», maire d'Abbeville en 1945, et Paul Macarez.

AVANT-PROPOS

La ville où je suis né a disparu, détruite par la guerre. A sa place il en existe une autre qui porte le même nom mais que ses anciens habitants ont du mal à reconnaître.

Quand cette ville fut écrasée, l'immense majorité d'entre eux s'était enfuie : ils avaient vu l'ouragan s'approcher. Dans les cendres on retrouva pourtant des cadavres en grand nombre, ceux des réfugiés qui la traversaient au moment même où elle était rasée.

Lorsqu'après quelques semaines, quelques mois ou quelques années, les habitants y retournèrent, ils contemplèrent un champ de ruines. Leurs églises, ou ce qui en restait, dominaient seules un désert de gravats. Les réfugiés étaient depuis longtemps repartis et rares étaient donc les témoins capables de raconter le désastre.

C'était en mai 1940 et c'était Abbeville. Son sort n'est pas exceptionnel. Dans l'Europe de ces années-là de très nombreuses cités, de bien plus prestigieuses et de bien plus vastes, ont été ainsi réduites à des étendues de décombres que l'œil d'un homme debout embrassait : un désert de cendres. Guernica, Varsovie, Rotterdam, Arras, Coventry, Leningrad, Riga, Dresde, d'autres villes en grand nombre furent ainsi, en quelques heures, irrémédiablement détruites : ce qui demeure d'elles, aujourd'hui où elles se ressemblent, c'est un décor uniforme et banal : leur âme est partie en fumée.

LE COUP DE FAUX

Mai 40. La guerre roulait alors très vite et la France, comme un homme assommé, titubait : villes incendiées, prisonniers par millions, réfugiés par quantités plus importantes encore, effondrement politique : l'événement a bouleversé le cours de notre histoire. A bien des égards, il demeure présent. Impossible de ne pas continuer à s'interroger : comment fut-ce possible ? Seule la disparition des témoins pourra cicatriser une blessure collective si proche d'être mortelle.

Or voilà justement que les grands acteurs de ce drame sont morts, la plupart en laissant des mémoires. Après tant de péripéties, voilà qu'il s'agit du passé. Ou presque. En tous cas c'est maintenant qu'il faut tenter d'apprendre, et comprendre ce qui eut lieu, puisque c'est maintenant qu'on le peut : maintenant où les querelles, après trente années, commencent à s'estomper.

Les témoins, longtemps fermés sur leurs chagrins, les humiliations, la peur, les rancœurs, parlent aujourd'hui plus volontiers. Les soldats de 40, disqualifiés par leur défaite, silencieux sur leurs épreuves sans gloire, racontent aussi plus librement, les grands chefs disparus.

Mémoires écrites et témoignages sont disponibles : il est temps de les confronter.

C'était donc le moment de chercher et d'écrire.

J'avais six ans lors de la catastrophe : j'entendis parler d'elle de façon dramatique et les récits que j'en avais, par bribes, contenaient des détails effrayants. Brûlés qui courent, enfants amputés, fusillés anonymes, cadavres abandonnés, parachutistes morts qui pendent aux arbres comme des fruits macabres, j'éprouvais l'impression que nul, en fait, ne savait vraiment ce qui avait eu lieu. Il me semblait que l'histoire écrite n'avait guère de rapport avec ce qui s'était vraiment passé et qu'une ville ne s'évapore pas ainsi, d'un coup, derrière une date. On ne clôt pas plusieurs siècles d'histoire, de culture et d'architecture comme on ferme un tiroir. Dire : «la ville a été bombardée» n'explique rien.

AVANT-PROPOS

Probablement ai-je donc travaillé des années à ce livre pour guérir d'une guerre que j'avais attrapé enfant, comme une maladie, avec des millions d'autres enfants, le long des routes ou dans les trains en voyant passer des avions. Je suis parti à la recherche d'une journée de la guerre afin que son souvenir, également, cesse, comme un mauvais fantôme, de vivre une sorte de vie secrète et autonome, perceptible dans les paysages et les conversations.

Elle n'en finissait pas en effet, cette guerre, de traîner derrière elle un cortège de légendes, de vagues rancœurs et de silences suspects. J'ai donc voulu aussi couper la tête à d'obscurs tabous qui voilaient la réalité : les hommes de ma génération qui ont vécu, hélas, d'autres combats, savent que les rancœurs sont le terreau des haines : seule la lumière les tue.

*
* *

Comment disparaît une ville ? Pourquoi disparaît-elle même si rien, à priori, n'attire sur elle l'attention ennemie ? Pourquoi Dresde ? Pourquoi Abbeville ? Pourquoi un enfant inconnu meurt-il sur un trottoir à côté du corps de sa mère ? Pourquoi un tel massacre d'hommes, de monuments, de bibliothèques et de cités irremplaçables ? Pourquoi ce mal irrémédiable ?

Comment l'Europe, notre pays, qui se croyait alors un modèle pour les peuples du monde, mit-elle une pareille vigueur à se détruire elle-même ?

Sans rancœur ni colère, mais également sans réticence, il m'a semblé indispensable de tenter de comprendre : ce serait une erreur d'oublier tout à fait.

H. W.

The first part of the book is devoted to a general history of the world, from the beginning of time to the present day. It covers the various civilizations and empires that have shaped the world, and the events that have led to the modern world. The author discusses the rise and fall of the Roman Empire, the Middle Ages, the Renaissance, and the Industrial Revolution. He also touches on the discovery of America and the expansion of European colonialism.

The second part of the book is a detailed history of the British Empire, from its beginnings in the 16th century to its decline in the 20th century. It covers the various territories that were part of the empire, and the events that led to its expansion and eventual collapse. The author discusses the role of the British Empire in the world, and the impact it had on the countries it ruled. He also touches on the various rebellions and wars that were fought against the empire.

I

LA VILLE ASSASSINÉE

LA VILLE ASSAULT

LE FEU

Sœur Saint Charles a préparé pour 48 heures de matériel chirurgical : en cinq heures il sera épuisé.

Le 19 mai, Abbeville se vide. Tous ceux qui ont des automobiles sont déjà partis. Ceux qui n'en ont pas sont allés dans les villages des environs. Sœur Saint Charles, de l'ordre des Augustines du Sacré Cœur, avec ses vingt-deux religieuses hospitalières, n'envisage pas d'évacuer son hôpital. Il y a les malades, il y a les blessés qui occupent les salles du sous-sol, il y a les «visites», la maternité : le devoir.

Sœur Saint Charles est petite, râblée, efficace. Elle a son franc-parler. Plutôt qu'une mystique, on dirait un lutteur. C'est une paysanne. Elle parle d'ailleurs avec un bon accent picard en regardant en face ceux auxquels elle s'adresse.

Quand il faut travailler, elle ne s'épargne pas. Elle remplit les devoirs dont le Seigneur l'a chargée. Or ce qui compte, maintenant, ce sont tous ces blessés : voilà ceux dont elle a la charge. Il est donc tout à fait impensable qu'elle ne demeure pas avec eux.

Sœur Saint Charles ne pleure pas sur les misères du monde, elle les soulage. C'est une fille de devoir qui sait ce qu'il faut faire et qui, lorsqu'elle ne le sait pas, l'invente. Elle a trente-neuf ans. Elle en a déjà passé vingt chez les sœurs Augustines. Vingt ans de salle d'opération.

LE COUP DE FAUX

Aujourd'hui, 19 mai 1940, à la différence de la plupart des Abbevilleois, elle sait que la vraie guerre va commencer. Et elle mesure également qu'elle est seule : le personnel civil de l'hôpital, à quelques exceptions près, est parti. D'autres vont la quitter. Alors ? Qui payera le personnel ? Qui assurera le ravitaillement ? Qui l'aidera dans les soins ?

Pour le savoir, sœur Saint Charles va à la Mairie. Mais là-bas, on déménage : les couloirs sont encombrés de caisses. Des camions manœuvrent dans la cour. Personne pour lui indiquer à quel bureau il faut frapper.

Sœur Saint Charles trouve enfin quelqu'un qui veuille l'écouter :

— Et les malades, et les blessés, que va-t-on leur donner à manger ? Qu'a-t-on prévu pour l'hôpital ?

C'est un employé. Il regrette, il ne sait pas. Ce n'est pas son affaire et le responsable, n'est pas là.

Alors la sainte femme explose :

— Comment ? Vous partez comme ça, sans rien nous laisser à manger ? Pas même des conserves !

L'employé compatit. Hélas il n'y peut rien. Pourtant il va, à tout hasard, aller voir s'il y a quelqu'un. Non, malheureusement il n'y a plus personne. C'est bien ennuyeux, en effet, mais que l'on veuille bien l'excuser. Il doit partir lui aussi, et il est occupé.

Maintenant, sœur Saint Charles est fixée : elle devra se débrouiller seule.

La situation est à peu près identique à l'hospice de vieillards où quatre cents personnes, pour lesquelles rien n'est prévu, resteront à la garde de quelques bénévoles.

Abbeville ne compte plus qu'un chirurgien civil, le docteur Chalochet. Le docteur Maës, également Abbevilleois, mobilisé et détaché sur place, opère depuis mars à l'hôpital mixte, l'Hôtel-Dieu de sœur Saint Charles.

Le 19 mai, son supérieur hiérarchique, le médecin-commandant Minon, est arrivé de Beauvais pour inspecter un hôpital complémentaire, dépourvu de bloc chirurgical, installé dans un admirable collège de Jésuites, en briques et

LA VILLE ASSASSINÉE

en pierres, construit au début du XVIIIème siècle autour d'une cour bordée d'arcades.

Chalochet et Maës se connaissent bien. C'est une circonstance favorable. A eux deux, ils vont devoir faire face à une tâche gigantesque et sauveront plusieurs centaines de vies.

20 mai. Ce matin, sœur Saint Charles prépare sa journée, commencée tôt à la chapelle. Un blessé grave vient d'arriver. C'est une amputation du bras et le patient est mal en point. Sœur Saint Charles téléphone au docteur Chalochet, le chirurgien civil, pour qu'il vienne sans tarder. Le voilà. Il gare sa voiture dans la cour, grimpe l'escalier. Bonjour ma sœur. Blouse blanche. C'est un bras ? Oui docteur, et pas joli-joli. Le docteur voit le blessé et décide d'opérer sur le champ.

— Préparez-le. Je vais faire un tour du côté des femmes.

Le docteur Chalochet suivi de sœur Saint Charles visite les opérées des journées précédentes : encouragements, sourires, lit après lit. Le petit groupe examine les fiches et rassure les convalescentes. Une matinée d'hôpital semblable à celle de tous les hôpitaux.

La visite est finie : le docteur va passer la porte de la salle des femmes. Il s'arrête. Tous écoutent un bruit, un sifflement aigu dont ils connaissent la signification et qui marque le début d'un drame terrifiant : l'écrasement d'une ville par les avions allemands.

— Docteur, ça y est ! on bombarde !

— Hein ?

Une énorme déflagration vient d'éclater, toute proche.

— Regardez ! C'est plein de poussière. Il vient de tomber une bombe. C'est vers la maternité.

Pétrifiés, tous se regardent. Les femmes ne crient pas, puisque le docteur est resté impassible. Elles l'observent. Que faut-il faire ?

Et Chalochet :

— On va faire descendre tous les malades qui peuvent se lever et on va les réunir au sous-sol : au niveau du terrain, ils seront protégés.

Le docteur connaît sœur Saint Charles. Il sait qu'il peut

LE COUP DE FAUX

compter sur elle. Elle se dévouera et conservera son sang-froid. Ce 20 mai, où la panique va dominer, ils ne seront qu'une poignée comme elle.

— Docteur, vous allez opérer : je m'occupe des malades.

Et la sœur Saint Charles, salle par salle, part donner la consigne de s'habiller si on le peut et de descendre, dans le calme, au sous-sol. Elle accompagne celui-ci, encourage celui-là, rassure celui qui doit rester, aide à se lever, à se vêtir, à avancer. Les malades, en ordre, évacuent les salles du haut.

Dehors, le bombardement s'intensifie. Sœur Saint Charles ne s'en souvient pas : elle est trop occupée pour observer les explosions. Mais elle le sait : les premiers blessés arrivent maintenant à l'hôpital et, très vite, se font nombreux.

Au détour d'un couloir, un petit garçon, le bras ensanglanté, pleure. Qui est-il ? D'où vient-il ? Et qui sont ses parents ? Il est déjà des questions que l'on ne se pose plus. Elles n'auront de réponses que dans huit jours, un mois, six mois. Sœur Saint Charles emmène l'enfant qui pleure ; elle a vu que la blessure n'était pas grave. Où le mettre ? Dans cet abri, tout proche, où l'on range les poubelles. Elle ouvre : deux gendarmes sont là, debout, silencieux, un casque sur la tête. Elle explose :

— Deux gendarmes ! vous avez peur ?

Sœur Saint Charles renvoie les deux hommes et fait avancer son bonhomme :

— Toi, tu vas t'accroupir ici, et tu ne bougeras pas. Tu restes là, bien tranquille, jusqu'à ce que je vienne te chercher. Ici, pas de danger pour toi. Elle sourit.

Elle remonte pour «finir la visite». Mais la «visite» du 20 mai, va durer des semaines. Ce ne sont plus quelques phlegmons et des accidents du travail, c'est un flot grandissant de blessés épouvantés qui se presse maintenant dans le hall de l'Hôtel-Dieu. Ils pleurent. Ils saignent. Certains s'évanouissent. Des enfants sont perdus. Des blessés s'allongent sans que l'on sache si c'est pour mourir.

LA VILLE ASSASSINÉE

Dehors, le bombardement prend d'énormes proportions : les explosions sont maintenant si fréquentes qu'elles se confondent et les hurlements des sirènes sont couverts par les déflagrations. De l'Hôtel-Dieu, on voit des flammes et de la poussière : un brasier qui durera cinq jours.

Le docteur Chalochet, seul chirurgien, ne peut plus faire face à cet afflux de blessés.

— C'est impossible que je fasse tout ! Ma sœur, téléphonez au docteur Maës, pour qu'il vienne m'aider.

Le téléphone fonctionne encore : sœur Saint Charles demande et obtient l'hôpital complémentaire, qui ne possède aucun équipement de chirurgie. Le médecin-commandant Minon comprend la situation et envoie le docteur Maës qui arrive en longeant les façades.

Immédiatement il se met à l'ouvrage et commence à opérer. Les blessés, les uns après les autres, sont introduits en chirurgie et sont placés ensuite dans les sous-sols de l'hôpital. Sœur Saint Charles sort avec les blessés et organise leur installation : son calme rassure et prévient la panique. Les blessés se plaignent et appellent, mais on voit bien que tout ce qui peut être fait sera fait. Et sœur Saint Charles n'est pas seule. Deux, puis bientôt trois médecins, les docteurs Callens, Boinet et Feuillette trient les blessés. Les 22 religieuses s'activent, à demi-mortes de peur pour certaines d'entre elles, mais aucune n'abandonnera : la foi, l'espérance et la charité. Il est dix heures. Voici une demi-heure maintenant que les deux chirurgiens travaillent. Dans ces couloirs où ne se pressent que des victimes, où l'on entend que des plaintes, des prières et des appels au secours, arrive un lieutenant français. Il voit la religieuse qui pousse un chariot, sortant un opéré.

— Ma sœur, avez-vous des médecins ?

— Oui. Vous voyez là un blessé qui sort.

— Je viens me mettre à votre disposition.

— Etes-vous médecin ?

— Je viens pour les aider.

Le lieutenant est seul, il traversait Abbeville. Pris sous les bombes, il s'est retrouvé isolé. Il a vu des blessés et des

LE COUP DE FAUX

morts. Il a pensé, alors que l'on fuyait : qui soigne ces gens ? Comment font-ils ?

Le lieutenant est un industriel mobilisé. Sœur Saint Charles l'introduit auprès du docteur Maës, qui l'interroge, le remercie et, profitant de cette bonne volonté, lui confie une mission de sauvetage :

— Allez sur la place du monument aux Morts, arrêtez toutes les ambulances vides qui passent et envoyez-les nous. C'est pour les militaires.

Hôpital mixte, l'Hôtel-Dieu d'Abbeville était donc également hôpital militaire. Dans une salle du rez-de-chaussée, des soldats étaient en traitement. Grâce à cet inconnu ils seront tous sauvés. Le docteur Maës fait charger les ambulances qui partent aussitôt vers Beauvais.

De ce fait, des lits sont libérés pour recevoir d'autres blessés, les plus atteints. Des blessés de toutes origines. Peu d'hommes, pourtant, sinon des soldats en retraite. Des Belges. Un Anglais, John, qui restera longtemps attaché au service des sœurs et que les Allemands captureront fortuitement plus d'une année plus tard.

*

* *

Pierre Decarne vient de Lille. Il est parti très tôt ce matin pour rejoindre sa famille, installée à Gournay en Bray. Il se dépêche. Les nouvelles sont mauvaises. Au « communiqué », hier soir, on disait les Allemands à Saint-Quentin et certains disaient même — mais on disait n'importe quoi — qu'Amiens avait été détruit. Pour lui, la route s'est bien passée : la traversée de Douliens s'est déroulée sans trop d'encombre. L'itinéraire ne s'est trouvé chargé qu'aux approches d'Abbeville.

A 9 heures, Pierre Decarne pénètre en ville. Il entend les sirènes. Il se gare : il descend dans une cave près d'un passage à niveau et attend. Certaines explosions semblent proches. Il pense à sa voiture ; pourvu qu'elle reste intacte !

LA VILLE ASSASSINÉE

Lorsqu'il ressort, les avions sont partis. Le ciel est vide mais au-dessus d'Abbeville s'élève un panache de poussière : la première vague de bombardiers s'éloigne. Ici et là les gens sortent de leurs abris. Debout, appuyé contre un mur, un homme d'environ 50 ans regarde sans voir devant lui. Son visage est ensanglanté. Pierre Decarne l'interroge : l'homme ne répond pas. Il est commotionné.

La voiture est intacte. Pierre Decarne fait monter le blessé et décide de l'emmener à l'hôpital. En approchant du centre, il voit les rues déjà barrées par les effondrements. Dans le désarroi, une foule sortie des caves s'agite et court. Les pompiers ne sont pas encore là. Pierre Decarne, qui connaît Abbeville, emprunte un autre itinéraire. Il sera l'un des premiers à pénétrer à l'hôpital.

A 9 heures et demie environ, le nombre de blessés dépasse largement la centaine. Pierre Decarne, qui accompagne son blessé livide, pénètre dans les bâtiments. Il voit le personnel civil, les sœurs, médecins, infirmiers, pompiers même, surpris par ce nombre étonnant de blessés, qui commencent à organiser les secours. Le tri fonctionne déjà : les plus touchés partent en chirurgie, les autres sont soignés par le personnel infirmier, les blessés légers, s'ils sont d'Abbeville, sont renvoyés chez eux.

C'est le cas de celui qu'a amené Pierre Decarne : pansé, soigné, il le reconduira. Et lorsqu'ayant repris la route, s'éloignant vers Rouen, Pierre Decarne se retournera, il verra qu'Abbeville, à nouveau, subit une attaque aérienne.

*

* *

Georges Joron est pharmacien. Il a décidé qu'il ne quitterait jamais Abbeville. Pourtant il mesure le danger. Il en a, comme sœur Saint Charles, une prescience profonde. Depuis six jours, il sait qu'un drame peut arriver. Il le sait si bien qu'il s'est séparé de tous les siens : enfants et petits-enfants sont partis. Sa fille de 23 ans, demeurée avec lui jusqu'au

LE COUP DE FAUX

17 mai, l'a quitté la dernière, partant chez un médecin ami. Il demeure donc seul avec la cuisinière, occupant une grande maison près du centre d'Abbeville, chaussée du Bois. Il tient ouverte sa pharmacie et participe aux exercices de défense passive au milieu d'une équipe de douze hommes environ, parmi lesquels il assure le rôle de la Croix-Rouge. Le thème de l'exercice est généralement celui-ci : lorsque la sirène retentit au Bourdois, tous doivent rejoindre le local de leur affectation. Or, le sien, c'est l'Hôtel-Dieu. Les alertes se reproduisant régulièrement chaque nuit, entre onze heures et minuit, Georges Joron a donc jugé plus simple d'y dormir.

Dans la nuit du 19 au 20 mai, comme prévu, la sirène a beuglé à onze heures, mais les avions ne sont pas venus. La fin de l'alerte, que signale un coup de sirène, n'a pourtant pas été donnée : impossible de s'en aller. Les hommes, qui ont très peu dormi et qui n'ont rien mangé, vont par roulement se reposer chez eux. Vers 9 h, ce 20 mai, c'est le tour de Joron qui part chez lui et traverse la ville. C'est la dernière fois qu'il la voit.

9 h 05. Georges Joron passe dire bonjour à son préparateur, M. Pape, qui habite la pharmacie. Ils bavardent. 9 h 10. Il arrive chez lui, chaussée du Bois. Il va à la cuisine et demande à la bonne, Antoinette Labeau, de lui préparer un petit déjeuner. Il l'avale et monte se laver.

9 h 30 l'univers explose. Et rien ne l'annonçait. Une bombe de forte puissance vient de tomber sur la maison. Georges Joron n'a plus rien devant lui : la table de toilette a disparu. Derrière lui, tout est masqué par la poussière. Il distingue sa chambre, mais ce n'est plus sa chambre. D'abord elle est déménagée : il n'y reste aucun meuble. Et la lumière est différente : portes et fenêtres ont été supprimées. L'incroyable, c'est que lui, Georges Joron, n'ait pas été atteint. Il regarde, assourdi, aveuglé de poussière, ce qui reste de l'escalier. Il le descend en tâtant du pied les débris qui l'encombrent. D'en bas, il peut bientôt mesurer les dégâts : une bombe a pénétré dans la maison, éclatant entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Antoinette Labeau,

LA VILLE ASSASSINÉE

restée dans la cuisine, n'a pas non plus été touchée. Mais le tableau est effrayant : toit crevé, plafonds écroulés, murs criblés par les éclats, la lourde porte cochère a été arrachée.

On n'entend pas d'autres explosions et les avions sont partis : Georges Joron repart pour l'Hôtel-Dieu. Sa maison semble la seule touchée. Devant chez lui il rencontre sœur Denise, religieuse infirmière qui fait, avec sa trousse, une tournée en ville pour secourir d'éventuels blessés.

Il est 11 h. D'autres avions approchent. On les entend. Bientôt on les voit : on s'abrite à la cave. On attend. Ils bombardent, ils bombardent inlassablement. Enfin ils s'éloignent. On n'entend plus d'explosions. Sœur Denis et Georges Joron remontent alors à la lumière. Dans la rue, il y a des voisins. On est heureux de se revoir. Joron traverse la rue pour serrer des mains. On bavarde, mais pas très longtemps : une nouvelle vague est déjà là, si proche qu'il serait imprudent de traverser à nouveau. Tous descendent à la cave des voisins. Il est 11 h 30 : Abbeville fond dans les flammes.

Tout le centre est en feu. C'est facile : tout est en bois. La rue de la Haranguerie, le Pont aux bouchers, le Bourdois, la rue du Pont aux Brouettes ne sont plus à partir de maintenant que des légendes, sur des cartes-postales d'autrefois. Le vieil Abbeville, en quelques heures, est réduit à l'état de souvenirs.

Georges Joron sort de sa cave. Il regarde le feu : sa pharmacie est de l'autre côté de ces flammes. L'Hôtel-Dieu, son poste à la défense passive est aussi de l'autre côté. Que fait-il là à regarder, se reproche-t-il ? C'est là-bas qu'il faut aller. Alors il s'élançait, il court. Rue Jeanne d'Arc, la fumée devient suffocante. La chaleur de l'incendie devient gênante. Un homme le hèle :

— Monsieur Joron ! Monsieur Joron, où allez-vous ?

C'est Bosquet, un ami.

— Je vais à ma pharmacie. Pape y est resté avec sa femme.

— Allons donc ! Restez là ! Vous allez rôtir ! Pape et sa femme ont certainement déguerpi !

LE COUP DE FAUX

Georges Joron l'espère : la chaleur du brasier lui interdit d'aller plus loin. Il bat en retraite et se met à l'abri. Hélas, Pape n'a pas déguerpi. Il est resté avec sa femme dans la fournaise. On retrouvera leurs corps à moitié calcinés sur les marches de la cave, au fond de la cour. Dans le couloir de la maison, on trouvera un troisième cadavre. Même taille, lunettes, vague ressemblance, on dira que Joron est mort. C'était M. Artault, qui s'était abrité là.

Les avions sont partis. Georges Joron contourne l'incendie. Il parvient à l'Hôtel-de-Ville et reprend son service. Il circule dans la ville pour sauver des blessés. Les vagues de bombardiers qui se succèdent l'obligent souvent à se cacher dans des abris, des caves, des entrées de maisons. Il se trouve maintenant boulevard Vauban. Un avion passe et tire. Un homme est étendu devant le monument aux Morts, Porte du Bois. Georges Joron, plié en deux, court vers lui avec sa trousse, mais, c'est déjà un cadavre. Que faire ? A genoux, il fouille les poches du mort pour établir son identité. Il voit alors passer, devant les maisons, assez loin, la soutane de l'abbé de Hédouville, le doyen, qui cherche également les endroits sinistrés. Joron l'appelle. Il vient, donne l'absolution au mort.

On le saura plus tard, il s'agit de Louis Douchet-Jacquemont, un Artésien qui traversait Abbeville en voiture. Les avions partis, il a voulu aller contempler les dégâts. On l'entertera sous la pelouse de la Porte du Bois, avec les morts du kiosque.

*

* *

Toute la matinée, l'équipe chirurgicale opère. Les bombardements se poursuivent sur la ville, mais l'incendie n'atteint pas encore les environs de l'hôpital. Des blessés continuent d'affluer sans arrêt. Sur les routes et autour des ponts, cherchant à refermer la nasse avant que les blindés n'arrivent, les Stukas poursuivent leur travail avec régularité et méthode. Il

LA VILLE ASSASSINÉE

n'y a dans le ciel — il n'y aura à aucun moment — aucun avion allié. Et pourtant les pièces antiaériennes françaises restent muettes. Les soldats qui les servent sont terrés dans leurs trous en attendant de recevoir l'ordre de repli.

Entre les Stukas et les deux chirurgiens, la compétition est absurde : les avions fabriquent plus de blessés que l'hôpital n'en peut soigner. Et les morts dans les rues s'accumulent. Des blessés s'éteignent tout seuls, abandonnés sur un trottoir : on en verra beaucoup, jambes coupées, atteints au ventre, trop gravement touchés pour être transportés.

*
* *

Depuis l'aube les routes qui viennent du Nord sont surchargées. Civils et militaires veulent traverser la Somme aussitôt que possible. Les routes de Boulogne et de Hesdin aboutissent à un carrefour où l'encombrement atteint son maximum. Bientôt le flot se fige, complètement immobilisé, tombereaux, voitures de tourisme, convois militaires, voitures d'enfant, bétail et bicyclettes entremêlés.

Il est neuf heures. Le soleil brille. Il n'y a ni gendarme, ni képi d'aucune sorte pour tenter de mettre de l'ordre dans cette masse humaine et animale menacée par les bombes. Alors un homme saute d'une camionnette militaire. Pas un colosse, pas un héros, pas un fier-à-bras : un maréchal des logis du 11ème train, Jacques d'Oysonville, que ce désordre scandalise.

Il se place sur le terre-plein et tente d'organiser les mouvements de la foule, à la fois apathique et nerveuse. Tant bien que mal, il y parvient. Le flot recommence à s'écouler, lentement. Très lentement, Dramatiquement lentement : les avions, qui bombardaient plus loin, se rapprochent. Chacun peut voir les bombes qui se détachent, comprendre. Et rien pour s'abriter. Tous se jettent à terre, dans les fossés, sur les

LE COUP DE FAUX

trottoirs, sous les voitures ; les pissotières, qui sont là, sont en béton. On s'y étend aussi. Les bombes tombent, comme au hasard. Pourquoi la petite vieille et pas ce gros enfant, le soldat ou cette camionnette ? d'Oysonville regarde un spectacle qu'il n'oubliera jamais, une 202 Peugeot qui s'envole, soufflée par une bombe, avec ses passagers, au coin de la route de Saint-Valéry. Les avions s'en vont ; on se relève. Si les siens sont là, si la voiture, le camion, la bicyclette ou le landau fonctionnent, on repart.

Le sergent, debout sur son terre-plein, a repris son travail volontaire, tout seul. Sur le tertre central, il recommence à assurer une circulation qui ne s'interrompt pas. Il guette dans la foule des véhicules qui descendent la côte de la Justice dans sa direction la file des camions Renault gris à cabine avancée qu'il précède pour jalonner leur route. Des camions *vides*. Le 11ème train vient de Belgique. Hier il est passé à Arras, il a dormi cette nuit sous les arbres, à Wailly-Beaucamp, et, ce matin, le convoi a été semble-t-il dissous dans le torrent civil de l'évacuation. Tout en ordonnant le chaos, d'Oysonville attend. Les vagues de dix ou onze Heinkel 111 viennent régulièrement poursuivre leur bombardement. Cela dure des heures. Vers 15 heures, enfin — il fait la circulation depuis plus de six heures — il reçoit, il ne sait plus comment, l'ordre de «décrocher». L'itinéraire du 11ème train a été «varianté», selon le jargon militaire. Le sergent d'Oysonville passe la Somme, évitant le centre qui brûle, traversant des faubourgs qui lui semblent déserts. Il n'a pas souvenir que, sur la place, quiconque l'ait remplacé. Le carrefour, à nouveau, va s'embouteiller. Les avions, à nouveau, vont revenir. Le massacre est inévitable. Tant pis pour ceux qui, dans l'embouteillage monstre, seront bloqués dans les voitures pressées les unes contre les autres. Sur la route de Calais, on retrouvera des files de véhicules incendiés, avec leurs occupants, Belges et Hollandais.

Madame Cardenne, qui les a vus, les jours suivants :

«C'était horrible, jamais je n'ai pu l'oublier. Je vois

LA VILLE ASSASSINÉE

encore toutes ces carcasses. Dans l'une d'elles, une femme carbonisée, avec un bébé dans les bras !»

Madame Cardenne se couvre le visage.

*
* *

Parmi tous ces évacués s'effectue — ou tente de s'effectuer — un trafic militaire. Trafic normal de l'arrière et bientôt, éléments précurseurs de la 7ème armée Giraud que le haut commandement, dans un vaste mouvement stratégique, répondant à la poussée allemande, veut faire revenir du Nord de la Hollande, où elle est engagée, vers le Sud de la Somme, dont on voit bien, depuis le 14, qu'il faudra y grouper des réserves.

A contre-courant, au milieu de la bousculade, par à-coups, avance une voiture légère, avec quatre aviateurs à son bord. Ce sont quatre officiers du G.A.O. 501 qui retournent, de Mantes, à Mardycks chercher des avions de reconnaissance abandonnés hier, faute de pilotes, lors de l'évacuation du terrain. Ils passeront.

Élément précurseur de la 7ème armée, le 27ème G.R.D.I. (groupe de reconnaissance de la 21ème division d'infanterie), avec une centaine de motos, une cinquantaine de voitures et de camionnettes, déboule à bride abattue sur Abbeville. Il a dû laisser derrière lui son escadron de fusiliers à cheval — 270 chevaux environ — qui sera pris dans le filet tendu par les Allemands, avec la totalité de cette 7ème armée déplacée trop tard. Le 27ème G.R.D.I., seul, unique, et dernière unité constituée de l'armée du Nord, parvient à traverser Abbeville, malgré les bombardiers et les embouteillages, sans autre dégâts qu'un side-car détruit. Progressant de caves en abris lors des bombardements, regroupant certains éléments à des points signalés — le parc de Bagatelle notamment — de 8 h à 10 h 30, le capitaine Salesse-Lavergne parvient à franchir la Somme avant midi, avec la

Mai 1940. Sichelschnitt : le «coup de faux». C'est l'immense raid-éclair des Panzers : de Sedan à la Manche, en six jours, Guderian prend en tenaille les armées alliées et les isole dans la poche de Dunkerque. Parallèlement à cette vaste opération, une action psychologique sans précédent est conduite méthodiquement pour semer la panique dans la population et gêner le mouvement des troupes. Devant les Panzers, tout résonne du bruit effrayant des impitoyables Stukas et des hurlements des réfugiés désemparés.

Dans cette tourmente de fin du monde, une ville, bourrée de civils apeurés, est rasée en quelques heures. On ne connaîtra jamais le nombre exact de victimes. Pourquoi Abbeville, petite ville de la Somme, agglomération presque encore médiévale, fut-elle l'objectif de Guderian ? Pourquoi des prisonniers politiques furent-ils massacrés par des territoriaux français ? Pourquoi des noyades collectives ? Pourquoi toute autorité avait-elle disparu dans la cité ?

Après une enquête minutieuse de plusieurs années, Henri de Wailly nous raconte, de façon saisissante et parfois insoutenable, l'assassinat de cette petite ville de France. Un livre qui nous rappelle, avec pitié et précision, une des pages les plus tragiques de notre histoire.

Né en 1934 à Abbeville, Henri de Wailly est l'un des fondateurs de l'association «France 40». Passionné d'histoire, il collabore à de nombreuses revues spécialisées et prépare un second ouvrage sur l'utilisation des blindés en 1940.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

